

tues qui semblent s'agiter dans les nuages; plus loin, les colonnes rostrales recouvertes de l'airain des navires, et ces édifices construits sur le sommet des plus hautes montagnes, travaux audacieux que la main de l'homme ajouta à l'œuvre de la nature, et ces innombrables arcs de triomphe chargés des dépouilles des nations. Partout l'éclat de l'or frappe les yeux éblouis et par son scintillement perpétuel fatigue les prunelles tremblantes¹. » Toutes ces richesses ont disparu; il ne reste que les fondations de ces palais de marbre du haut desquels le poète contemplait les édifices dorés du Forum: ce ne sont plus aujourd'hui que des ruines d'où l'œil s'étend sur d'autres ruines; mais, s'il nous paraît difficile d'imaginer ce qu'ils devaient être quand ils étaient entiers, souvenons-nous que ceux qui les visitaient, dans les derniers temps de l'empire d'Occident, ne croyaient pas que la magnificence pût aller plus loin, et qu'ils leur paraissaient l'idéal d'une habitation souveraine. Dès le troisième siècle, le mot de palais, dérivé du nom du Palatin, désigne en latin et en grec la demeure d'un monarque; il a passé de là dans les langues modernes, comme celui de César, que les barbares ont pieusement recueilli au moment même où ils détruisaient l'empire, pour en faire le plus beau titre qu'on pût donner au pouvoir suprême.

1. Claudien, in *sext. cons. Honorii*, 35.

CHAPITRE TROISIÈME

LES CATACOMBES

Les découvertes qu'on a faites depuis trente-cinq ans aux catacombes¹ présentent deux particularités remarquables: d'abord, elles sont l'œuvre d'un seul homme, et l'on peut dire que M. J. B. de Rossi n'en partage la gloire avec personne; elles ont ensuite ce caractère que le hasard n'y est pour rien, qu'elles sont la récompense d'une science assurée, qui procède avec ordre et d'après des règles certaines. M. de Rossi ne marche jamais à l'aventure, il sait ce qu'il fait et où il va, et annonce toujours à l'avance ce qu'il doit trouver. Rien ne montre mieux que l'éclatant succès de ses fouilles le profit que les travaux de ce genre tirent d'une bonne méthode.

Les catacombes, qu'on ne visitait plus depuis le neuvième siècle, et dont on avait presque perdu le souvenir², furent

1. C'est pour me conformer à l'usage que je donne à tous ces monuments le nom de *catacombes*. En réalité on n'appelle ainsi que celles de saint Sébastien. Le seul nom qui leur convienne est celui de *cimetières*, et l'on voit, par un passage d'Eusèbe (*Hist. eccles.*, VII, 11), que ce nom était réservé aux sépultures chrétiennes. — 2. Cependant M. de Rossi a retrouvé, dans la catacombe de Saint-Calliste et ailleurs, les noms de Pomponio Læto et d'autres savants du quinzième siècle qui s'intitulent *antiquitatis perscrutatores et amatores*. Comme ils étaient fort suspects de revenir au paganisme et surveillés par les papes, ils allèrent cacher leurs réunions dans les cimetières chrétiens, où ils étaient sûrs qu'on ne les suivrait pas. N'est-il pas singulier qu'après avoir abrité les premières assemblées chrétiennes les catacombes aient servi d'asile aux païens de la Renaissance?

retrouvées par hasard en 1578. Quelques années plus tard un savant illustre, Bosio, entreprit de les étudier, et comme il était un esprit clairvoyant et juste, il trouva du premier coup le moyen de rendre cette étude féconde. Il commença par se familiariser avec toute l'antiquité chrétienne; grâce à ses immenses lectures, il était sûr de n'aborder les catacombes que muni des documents qui pouvaient les lui faire comprendre. Il voulait les explorer l'une après l'autre, suivre régulièrement chacune d'elles dans le dédale de ses galeries, essayer de retrouver son nom et de refaire son histoire. Un pareil travail demandait une érudition infinie, la connaissance profonde des auteurs ecclésiastiques et des efforts merveilleux de sagacité. Bosio sans doute en était capable; ses successeurs semblèrent effrayés de la tâche et l'abandonnèrent. Ils négligèrent de plus en plus de s'occuper des catacombes en elles-mêmes pour concentrer leur attention sur les monuments qu'on y découvrait. Dans les visites qu'ils y faisaient, ils copiaient les inscriptions et les peintures, sans même indiquer en quel endroit ils les avaient trouvées, ils enlevaient tout ce qui pouvait se prendre et le plaçaient dans quelque musée; là l'œuvre d'art, isolée de ce qui l'entourait, détachée de ces murs pour lesquels on l'avait faite, perdait son caractère et son importance. Ces curiosités de détail, qui ne doivent être qu'accessoires, faisaient négliger l'étude même des cimetières, qui est l'essentiel, et la mine d'où sortaient tant d'objets précieux était oubliée pour les richesses qu'on en tirait. C'était du reste la façon dont on explorait alors tous les monuments antiques, et qui leur a été si funeste.

M. de Rossi a changé résolument de méthode; il a osé dire que, depuis deux cents ans, on avait quitté la bonne route, que tous ses devanciers s'étaient trompés, qu'il fallait se remettre sur les traces de Bosio, et reprendre

le travail où il l'avait laissé. Il a soutenu avec raison que pour tirer plus de profit des restes vénérables de l'antiquité chrétienne il ne fallait pas les séparer de l'étude des lieux où ils étaient placés, que, s'ils méritent d'être recueillis à cause des souvenirs qu'ils rappellent, il importe à plus forte raison de bien connaître les catacombes elles mêmes, qui sont l'œuvre la plus étonnante du christianisme naissant. Voilà pourquoi il s'est proposé, comme Bosio, d'étudier successivement les divers cimetières chrétiens, d'en dresser le plan, de rechercher l'étendue primitive de chacun d'eux et les accroissements qu'il a reçus, de déterminer autant que possible l'époque où chaque galerie a été creusée, ce qui du même coup aide à connaître l'âge des monuments qu'elle renferme, en un mot de retrouver l'histoire et d'établir la topographie de cette immense cité souterraine, comme on l'a fait avec tant de succès pour celle qui était bâtie au-dessus d'elle.

Voilà ce que M. de Rossi a voulu faire et la méthode qu'il a prétendu suivre: on va voir quels ont été les résultats de ses travaux¹.

I

Importance que les chrétiens attachaient à la sépulture. — Les catacombes sont leur œuvre et non pas d'anciennes carrières abandonnées. — Comment ont-ils été amenés à les creuser. — Hypogées des divers cultes dans la campagne romaine. — Règles adoptées par l'Église pour les sépultures.

Les catacombes sont le lieu où les premiers chrétiens enterraient leurs morts. Quelques savants ont prétendu au siècle dernier qu'elles avaient pu servir de cimetière

1. Je vais les exposer rapidement d'après le grand ouvrage de M. de Rossi (*La Roma sotterranea cristiana*, 3 vol. 1864-1878). Parmi les livres dans lesquels les recherches de M. de Rossi ont été présentées aux Français, je citerai les *Nouvelles études sur les catacombes*.

commun aux pauvres gens de tous les cultes ; c'est une opinion qu'il n'est plus possible de soutenir aujourd'hui. Depuis trente-cinq ans que les travaux y ont été poussés avec vigueur, on y a découvert des milliers de tombes, et jamais il n'est arrivé d'y rencontrer une tombe payenne. On peut donc affirmer sans crainte qu'elles étaient uniquement réservées aux chrétiens.

Les chrétiens attachaient beaucoup d'importance à la sépulture. Le corps étant destiné à revivre et à partager l'immortalité de l'âme, ils pensaient qu'il convient d'en avoir soin après la mort, et de lui donner, en attendant le grand réveil, un asile honorable. « Bientôt, disait Prudence, dans son hymne pour les funérailles, bientôt viendra le temps où la chaleur ranimera ces os, où le sang jaillira de nouveau dans ces veines, où la vie reprendra possession de cette demeure qu'elle a quittée. Ces cadavres longtemps inertes, qui gisaient dans la poussière des tombeaux, s'élanceront dans les airs pour se joindre de nouveau à leurs anciennes âmes. » Et il ajoutait en vers admirables : « Terre, reçois et garde dans ton sein maternel cette dépouille que nous te confions : ce fut le séjour d'une âme créée par l'auteur de toutes choses ; c'est là qu'habitait un esprit animé de la sagesse du Christ. Couvre ce corps que nous déposons dans ton sein. Un jour celui qui l'a créé et façonné de ses mains te redemandera son ouvrage. » Personne n'étant exclu de cette espérance, les chrétiens prenaient également soin de la sépulture de tous les fidèles. Ils auraient eu horreur d'imiter les payens et de précipiter comme eux les cadavres des pauvres gens dans ces fosses communes (*puticuli*), où on les laissait pourrir. On voit qu'il était

de M. Desbassyns de Richemont, et surtout la traduction du livre de MM. Northcote et Brownlow, publiée par M. Allard sous ce titre : *Rome souterraine*. Paris, Didier, 1872.

défendu chez eux de mettre deux corps l'un sur l'autre : il fallait que chacun eût sa place particulière où il reposât seul jusqu'au dernier jour. Nous savons par Tertullien qu'un prêtre assistait aux funérailles¹ : la religion consacrait les tombeaux. Au temps de la persécution de Dèce, le clergé romain, écrivant à celui de Carthage, lui rappelait qu'il n'y avait pas de devoir plus important que de donner la sépulture aux martyrs et aux autres chrétiens². Le trésor de l'Église était dépensé à faire vivre les pauvres et à les enterrer convenablement. Enfin saint Ambroise reconnaît que pour la sépulture des fidèles on a le droit de briser, de faire fondre et de vendre les vases sacrés³. Ces textes expliquent la construction des catacombes. Quand on sait le respect que les premiers chrétiens témoignaient pour leurs morts, on s'étonne moins des gigantesques travaux qu'ils ont entrepris pour les ensevelir.

Mais est-il bien vrai que ces travaux leur appartiennent ? Les catacombes sont-elles tout à fait l'œuvre des chrétiens, ou les ont-ils simplement appropriées à leur usage ? Cette question a donné lieu à de grandes discussions. Au siècle dernier, il ne manquait pas d'incrédules qui niaient la réalité des découvertes de Bosio. Quand on leur disait que les premiers fidèles avaient creusé eux-mêmes leurs cimetières, ils demandaient qui avait fourni à une société petite et pauvre les sommes nécessaires pour percer ce nombre effrayant de galeries souterraines, ce qu'on avait pu faire de la terre qu'on en avait tirée, et comment un culte proscrit avait eu l'audace de fouiller ainsi le sol aux portes de Rome et sous les yeux de ceux qui le persécutaient. Ces objections

1. Tertullien, *De anima*, 51. — 2. Saint Cyprien, *Epp.*, 8. — 3. Saint Ambroise, *De off.*, II, 142.

parurent sans réplique à la plupart des savants, elles troublèrent même les plus intrépides défenseurs des catacombes. Aussi crurent-ils bien faire de supposer, pour y répondre, qu'elles étaient d'anciennes carrières d'où les Romains avaient longtemps extrait la pouzzolane. Les chrétiens les avaient trouvées abandonnées, et pour en faire leurs cimetières, ils n'avaient eu besoin que de creuser dans la muraille les niches horizontales qui devaient recevoir les morts. L'existence de ces carrières n'était pas une hypothèse; elle est attestée par les écrivains anciens. Cicéron parle d'un homme qui y fut assassiné de son temps¹, et Suétone rapporte que, comme on voulait persuader à Néron de s'y réfugier, il déclara qu'il ne voulait pas s'enterrer vivant². Puisqu'elles étaient un lieu peu fréquenté, où les gens qui se cachaient pouvaient trouver un asile, elles convenaient aux chrétiens pour y célébrer leurs mystères et y ensevelir leurs morts. Bottari fait remarquer qu'il leur était facile de les connaître: leur religion se propagea d'abord parmi les pauvres gens et les esclaves, c'est-à-dire parmi ceux qu'on employait à les creuser; c'étaient autant de guides qui pouvaient conduire leurs frères dans les détours des galeries abandonnées. Cette opinion paraissait donc parfaitement vraisemblable; elle avait l'avantage de fermer la bouche aux incrédules, aussi fut-elle religieusement acceptée de tout le monde pendant deux siècles, et jusqu'à nos jours elle a fait loi. Cependant elle ne tient pas devant l'examen attentif des catacombes. Le père Marchi avait commencé à l'ébranler, M. de Rossi l'achève. Il n'a pas de peine à démontrer que des chambres de 3 à 4 mètres carrés et des galeries de 1 mètre au plus de largeur, se coupant à angles droits, ne seraient guère commodes pour

1. Cic., *Pro Cluentio*, 14. — 2. Suét., *Nero*, 48.

extraire la pouzzolane et la transporter. Il reste d'anciennes carrières romaines dont la destination n'est pas douteuse, et l'aspect en est bien différent de celui des catacombes: les couloirs y sont plus larges, les dégagements plus multipliés; tout y paraît mieux approprié aux nécessités d'une exploitation industrielle. D'ailleurs, M. Michel de Rossi¹, en étudiant avec soin la nature du terrain dans lequel sont creusés la plupart des cimetières de Rome, a remarqué qu'ils évitent systématiquement les bancs de pouzzolane friable pour s'enfoncer de préférence dans ceux dont la pierre est plus spongieuse et plus dure, et il déclare nettement que jamais on n'a pu tirer des catacombes des matériaux propres à construire. Cette raison est décisive et lève les derniers doutes qu'on pouvait avoir. Ce n'est pas que les chrétiens n'aient parfois approprié à leur usage quelques-unes de ces carrières abandonnées qu'on appelait *arenariae*: l'histoire le dit et les recherches qu'on a faites dans ces dernières années le prouvent; je dirai plus tard à quelle occasion et par quels motifs ils furent amenés à le faire; mais c'étaient des exceptions. En somme, dans les vingt-cinq ou trente cimetières qu'on a jusqu'ici visités, on n'a pu encore reconnaître que cinq de ces anciennes carrières, et il n'est pas probable qu'il y en ait beaucoup plus. Tout le reste a été fait de la main des chrétiens. On trouve plusieurs fois dans les catacombes l'image des fossoyeurs au travail. Ils sont représentés la pioche à la

1. M. Michel de Rossi est le frère de M. J. B. de Rossi. Il n'avait reçu que l'éducation d'un juriste; il est devenu géomètre par dévouement. Le désir d'aider son frère, qui avait besoin d'un associé qui étudiait le sol et levât le plan des galeries, a développé en lui une vocation qu'il ne se savait pas. Il s'est fait bientôt un nom dans cette science qui lui était nouvelle, et il a même inventé, pour abrégier le travail de la levée des plans, une machine ingénieuse qui a obtenu une médaille à l'Exposition de Londres.

main et attaquant le roc qui surplombe. Cette attitude qu'on leur donne indique la façon dont ils ont procédé. Ils se sont hardiment avancés, se faisant une route avec leur pioche à travers ces couches de tuf granulaire dont le sol de la campagne romaine est rempli; ils ont creusé le roc devant eux, soutenus par leur foi, « habitant les entrailles de la terre, comme le moine sa cellule », et ces interminables galeries, qui contiennent, dit-on, six millions de tombes, sont entièrement leur ouvrage.

D'où vint aux premiers chrétiens ce mode de sépulture qui exigeait d'eux ces travaux effrayants? On a répondu depuis longtemps qu'ils le tenaient des Juifs. On aurait dû ajouter qu'en cela les Juifs ne faisaient que suivre la coutume de la plupart des peuples de l'Orient. On n'enterrait pas autrement en Syrie. Partout où les Tyriens ont pénétré, à Malte, en Sicile, en Sardaigne, on retrouve des sépultures semblables. M. Beulé a constaté l'existence de catacombes à Carthage, M. Renan en a vu dans la Phénicie; l'Asie Mineure, la Cyrénaïque et la Chersonèse en contiennent un grand nombre; il y en a même chez les Étrusques; auxquelles on attribue quelquefois une origine orientale. Enfin on en découvre tous les jours à Rome, et cela ne doit pas surprendre. A la fin de la république et dans les premiers temps de l'empire, Rome a été comme envahie par les peuples de l'Orient. Ils apportaient dans cette grande ville tolérante et distraite leurs croyances et leurs habitudes. On les laissait prier leurs dieux à leur façon et enterrer leurs morts comme ils voulaient. Non seulement ils n'étaient pas inquiétés mais ils pouvaient prêcher leurs doctrines et ne s'en faisaient pas faute. Je ne crois pas qu'aucune ville, même Alexandrie sous les Ptolémées, ait jamais offert au monde un spectacle plus curieux et plus animé que Rome au

commencement de l'empire. Ce n'était pas seulement la capitale industrielle et politique de l'univers, c'était aussi le lieu où toutes les philosophies et toutes les religions de la terre se rencontraient. Au milieu de cette énorme activité d'affaires, il régnait une activité d'esprit plus remarquable encore. L'affaiblissement des anciennes croyances laissait le champ libre aux opinions nouvelles; elles en profitaient pour s'agiter et se répandre et faisaient partout des prosélytes. Les religions de l'Orient surtout attiraient les âmes par l'étrangeté de leurs rites et le tour mystérieux de leurs doctrines. Quelques-uns se livraient tout à fait à elles; le plus grand nombre, sans se pénétrer entièrement de leur esprit, imitaient au moins leurs pratiques les plus apparentes. C'est ainsi que beaucoup de Romains se mirent à enterrer les morts à la façon des Orientaux. A partir des Antonins, l'habitude de brûler les corps devient de moins en moins fréquente; à l'époque de Macrobe, elle n'existe presque plus¹. Les païens eurent aussi de bonne heure leurs hypogées, semblables à ceux des peuples de l'Orient. Je me figure que dès la fin du second siècle la campagne romaine devait être creusée en tous sens. Les Juifs, les Phéniciens, les adorateurs de Mithra et de Sabazius, les chrétiens surtout, qui commençaient à devenir si nombreux, quelquefois aussi les païens, fouillaient le sol pour leur sépulture. Il y avait dans ces divers cultes une sorte d'activité intérieure et souterraine qui répondait à l'activité du dehors. Ces fossoyeurs funèbres cherchaient à s'éviter², mais ils n'y parvenaient pas toujours. On trouve au cœur des catacombes un caveau où reposent un prêtre de Sabazius et

1. Macrobe, *Sat.*, VII, 7. — 2. M. de Rossi fait voir que plus d'une fois les galeries chrétiennes se sont brusquement détournées pour ne pas toucher à quelque hypogée d'un autre culte.

quelques-uns de ses disciples : les ouvriers chrétiens l'avaient sans doute rencontré sur leur chemin sans le vouloir, et il communique aujourd'hui librement avec les tombes des martyrs. Le nombre des cryptes qui furent alors creusées est incalculable. On en découvre tous les jours de nouvelles. Les hypogées païens commencent à n'être plus rares. On sait les noms de plus de quarante cimetières chrétiens. On connaît deux catacombes juives, celle du Transtévère, qui est antérieure au christianisme, et celle de la voie Appienne ; il faut espérer qu'on en trouvera d'autres qui nous apprendront ce que nous souhaiterions tant connaître, la constitution et le gouvernement des synagogues à Rome. Peut-être aura-t-on la bonne fortune de rencontrer celles des sectes dissidentes du christianisme ; nous savons qu'elles en avaient aussi, et que, pour leur donner quelque autorité, elles allaient dérober dans les cimetières catholiques les corps des martyrs les plus respectés et les plaçaient chez elles. Que de lumières ne jetteront pas ces découvertes sur l'histoire religieuse de ce temps, si elles sont toujours dirigées par des hommes de bonne foi et de science, comme M. de Rossi !

Parmi toutes ces sépultures qui se ressemblent, les cimetières chrétiens se reconnaissent à deux signes. D'abord ils sont beaucoup plus vastes que les autres. Nulle part on n'a retrouvé un tel développement de galeries, ni une telle agglomération de tombes ; jamais aucun culte ni aucun peuple n'a semblé éprouver autant que les chrétiens le besoin de se grouper et de se réunir dans la mort. Ensuite les niches où sont placés les corps sont ouvertes dans les cryptes juives et fermées dans les catacombes chrétiennes. Cette différence tient à l'habitude qu'avaient les chrétiens de visiter assidument les tombeaux des martyrs et d'y venir prier. Chez les Juifs,

où le sépulchre ne s'ouvrait que quand on voulait y ensevelir quelqu'un, on n'avait pas besoin de prendre de précautions pour protéger le cadavre contre l'indiscrète curiosité des visiteurs, il suffisait de rouler une grosse pierre à l'entrée du caveau. Il en était autrement chez les chrétiens, et comme leurs cimetières étaient ouverts aux fidèles, il fallait bien que les tombes fussent fermées. Pour tout le reste, leurs catacombes ressemblent tout à fait à celles des Juifs et des autres peuples de l'Orient, et l'on voit bien au premier coup d'œil que c'est d'eux qu'ils avaient pris cette façon d'ensevelir les morts.

Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il existât dans l'église naissante de règle fixe et d'usage constant pour la sépulture. La seule loi acceptée de tout le monde était de ne pas se servir pour soi ni pour les siens de tombes païennes, et de ne pas admettre de païens dans les cimetières où les chrétiens reposaient. « Laissez les morts ensevelir leurs morts », disait durement saint Hilaire, et nous savons que l'oubli de cette loi amena la déposition d'un évêque au temps de Cyprien. Pour le reste, les fidèles étaient libres, et ils usaient de leur liberté. Ainsi nous les voyons faire quelquefois usage de sépultures isolées. On a retrouvé l'épithaphe de deux époux qui disent qu'ils se sont fait construire un lieu de repos dans leur jardin (*in hortulis nostris secessimus*), et qui ne semblent pas s'en excuser. Une autre pierre tumulaire contient une formule égoïste, mélange bizarre d'habitudes païennes avec des termes chrétiens, par laquelle le possesseur du tombeau cite au jugement du Seigneur qui-conque essaiera d'introduire un autre mort dans le monument qu'il occupe et les terres qui l'entourent ; il les veut toutes pour lui seul. Cependant d'autres sentiments préoccupaient d'ordinaire les chrétiens. Comme je le disais tout à l'heure, ils éprouvaient le besoin de reposer

ensemble. Ils voulaient être unis dans la mort, comme ils essayaient de l'être dans la vie. Dès les premiers jours, on se groupa instinctivement autour des évêques et des martyrs, et dans la chrétienté tout entière se formèrent bientôt ces réunions de tombes auxquelles on donna le nom de lieux de repos ou de sommeil (*accubitorium*, *κοιμητήριον*). Seulement ces cimetières, suivant les pays, étaient situés en plein air ou se cachaient sous la terre. A Rome, on préféra les sépultures souterraines. Est-ce parce qu'on était là davantage sous les yeux du pouvoir et qu'on redoutait sa surveillance? Il est plus probable que c'était pour rester fidèle aux traditions de l'église naissante, qui, en sortant de la communauté juive, avait conservé d'elle cette habitude. C'était surtout pour imiter le tombeau du Christ, dont la vie et la mort étaient l'exemple des chrétiens. Il n'est pas douteux que le sépulcre de Joseph d'Arimathie, « qui n'avait pas servi et qu'il avait fait tailler dans le roc », avec sa niche horizontale, surmontée, comme unique ornement, d'un arceau cintré¹, n'ait servi de modèle aux premières tombes chrétiennes.

Nous voilà donc certains que les catacombes sont l'œuvre des chrétiens, qu'elles ont été creusées par eux et pour eux; il fallait en être sûr, avant d'en commencer l'étude. Ce point établi, nous pouvons y pénétrer et les

1. Ces niches creusées dans le mur s'appellent *loculi*. Les arceaux cintrés qui les surmontent ont reçu le nom d'*arcosolia*. Ces arceaux ne se retrouvent pas sur toutes les tombes, mais seulement sur celles des personnages les plus importants. On trouvera de plus amples détails sur ces mots dans le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes* de l'abbé Martigny. Je profite de cette occasion pour recommander cet excellent livre, indispensable à tous ceux qui veulent étudier les principes de l'archéologie chrétienne, utile aux gens du monde pour l'intelligence de bien des mots qu'on lit et qu'on répète sans les comprendre qu'à moitié. Ils sauront beaucoup de gré, quand ils s'en serviront, à l'homme modeste et distingué qui a su réunir tant de connaissances solides sous une forme commode.

parcourir. Ayons soin seulement de nous mettre sous la conduite de M. de Rossi: c'est le meilleur des guides qu'on puisse choisir pour les visiter avec profit.

II

Première impression d'une visite aux catacombes. — Immensité des nécropoles et conséquences qu'on en peut tirer. — Diffusion rapide du christianisme. — La religion se sépare de la famille et de la patrie. — Les catacombes sont le plus ancien monument du christianisme à Rome. — Souvenirs qu'elles renferment des temps de persécution. — Souvenirs des jours de triomphe.

Une visite aux catacombes, surtout si elle se prolonge pendant plusieurs heures, risque de causer plus de surprise que de plaisir aux gens qui n'y sont pas préparés par quelques études. Elle laissera peut-être indifférents ceux qui connaissent mal l'histoire des premières années du christianisme; dans tous les cas, elle perdrait une grande partie de son intérêt, si l'on n'était pas averti à chaque instant de remarquer certains détails qui par eux-mêmes n'attirent guère l'attention et qui ont cependant la plus grande importance. Au premier abord, tout se ressemble, et rien ne frappe. On parcourt d'étroites galeries souterraines où l'on a peine à passer deux de front; on longe des murs percés de niches parallèles, assez semblables à de grands tiroirs placés les uns sur les autres, qui servaient aux sépultures. Quand on y avait déposé le cadavre, l'ouverture était fermée par des plaques de marbre ou par des briques sur lesquelles on inscrivait le nom du défunt. Presque toutes ces briques se sont détachées, et l'on aperçoit librement aujourd'hui au fond de ces niches ouvertes le petit amas de poussière que laisse après quinze siècles un corps décomposé. De temps en temps on rencontre sur sa route des chambres plus vastes